

Un recueil de nouvelles assemblé et proposé par Valentine Canizares, Mathéo Doussel et Océane Vallet

Les Horloges Arrêtées



Un recueil de nouvelles assemblé et proposé par Valentine Canizares, Mathéo Dousset et Océane Vellat

Les Horloges Arrêtées



© Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc, siège social 27, rue Marcoz - BP 1104 - 73011 Chambéry cedex. Tous droits réservés, 2023

Préface

L'horloge s'est arrêtée. Quarante-huit heures durant, l'horloge s'est arrêtée. Et le temps s'est fragmenté, en éclats éparpillés, pour être méticuleusement rassemblés au cours de ces quarante-huit heures suspendues dans l'air.

Depuis la plaque de verre saupoudrée de féculas de pomme de terre, vingt et un auteurs ont opéré un décalquage jusqu'à la feuille de papier, se sont emparés de ces précieux éclats afin de les recoller, à la manière du Kintsugi, à des fragments de leur propre âme. De ces vingt et un auteurs, quatorze ont conservé une scène figée, ce que nous avons décidé d'appeler « une horloge arrêtée ».

Les Horloges Arrêtées compilent certaines des nouvelles produites par les étudiant.e.s en deuxième année de licence qui, accompagné.e.s par l'auteure Hélène Gaudy, ont eu l'occasion de travailler sur des autochromes de la

fondation Albert Khan. Depuis ce support, ils se sont plongé.e.s dans ces captations pointillistes de la réalité et en ont abordé chaque détail avant de s'affairer à transplanter cette réalité au sein de la fiction.

Quatorze nouvelles, très exactement, qui, chacune à sa manière, ouvrent une fenêtre sur une scène unique, et permettent une escale hors du flot du temps.

Nous vous proposons de vous plonger, au fil de vos lectures, dans un voyage au sein de ces subjectivités et ces paysages, rédigés par les étudiants de l'université Savoie Mont Blanc.

Les Horloges arrêtées

Chapitre I

Huldra,

Par Canizares Valentine

Elle est entre deux stades, entre deux âges. Il fait mi-nuit mi-di, à l'heure où la lande est encore noyée d'obscurité, mais que le ciel est empli de lumière. Il n'y a à l'horizon ni soleil ni lune. Postée sur son muret de pierres grises, elle guette, mais il est impossible de suivre son regard inexistant. Les parcelles visibles sont d'une belle teinte de vert, si on y prête attention, mais c'est très facile à omettre, tant tout est enténébré. Elle est si singulière, mais si banale. Elle porte un châle par-dessus ses longs cheveux, une robe, un tablier. Et c'est tout. Elle est une silhouette, une ombre qui se fond dans la pénombre, on ne peut pas l'esquiver et pourtant, elle est indéniablement là.

On remarque ses chevilles, à la hauteur du lac derrière elle. Un lac, comme tous les autres lacs, un lac qui reflète le ciel et perce ainsi la noirceur environnante. Puis on remarque son

buste, son profil. Sa poitrine vient former un nouveau relief, à l'image de la montagne derrière elle. Une montagne lisse, en quelque sorte, comme les formes d'un corps. Il y a une harmonie entre sa silhouette et le fond. Quant à sa tête, elle est auréolée d'un stratus, d'un gris plus clair, qui vient apporter une nouvelle nuance de sombre... À moins que ça ne soit un cumulus. Cette auréole s'étiole, comme si quelqu'un avait passé sa main sur de la peinture fraîche pour l'estomper.

Elle est entre deux stades, entre deux âges, et elle est la seule figure floue, dans ce décor qui est autrement si net. On la distingue, c'est une évidence, mais ses contours sont confus. Est-elle vraiment réelle ? Est-elle seulement mortelle ? On pourrait la confondre avec un esprit, une Huldra, esprit de la nature du folklore nordique, dont le nom se traduirait d'ailleurs par « secret », ou « couvert ». Était-ce ce que le photographe essayait de capturer, un esprit surnaturel au sein de la nature la plus brut qui existe ?

Elle est entre deux stades, entre deux âges, parce que, comme moi, elle est une enfant à cheval sur deux millénaires. Il y a dans sa posture quelque chose de jeune, quelque chose de neuf, quelque chose en puissance qui attend de passer en acte. Un instant en suspens, l'inhalation avant le grand plongeon. Quand la vie recouvrera son cours, quand la nature reprendra ses droits, et quand cet instant transitoire sera passé, alors plus rien ne sera comme avant. Ce qu'elle guette, sur ce mur, seraient-ce les semences de ce nouvel âge, en puissance lui aussi ? Son potentiel à elle, est-ce qu'il se reflète dans cette nature-là ? Elle contemple son reflet dans ce qui l'entoure, et je vois le mien dans le sien, c'est comme me plonger dans le bain de mes propres souvenirs, de mes interrogations. « Je me vois assise sur un banc, seule, au milieu de Monopolis ». Se voit-elle debout sur ce mur, seule, au milieu de Haukeliseter ? Je la regarde, et plus je la regarde, plus je plonge en moi.

Je m'écris dans le sillage des enfants bâtards de tous les siècles.

Dans sa main, à peine discernable pour l'oeil mal entraîné, il y a, lové dans la paume, un objet incertain qui crée un point de gris. Et se fonde la certitude au fond de moi que dans ce bibelot insaisissable, il y a comme un témoin qu'il ne tient qu'à moi de saisir. Et c'est quand mes phalanges froides se refermeront sur lui que sa forme me sera révélée.

À cet instant, la forme floue de la femme se fixe, et mes yeux l'appréhendent pleinement pour la première fois. Je distingue un éclat dans le coin de son oeil, la pointe de son nez, la rougeur de sa pommette irritée par le froid, le voile humide que sa respiration dépose sur ses lèvres. Elle ne me fait pas face, et pourtant, je peux sentir le poids de son regard scrutateur, son visage tourné au trois quart devant elle, elle m'attend. Et sa main esquisse un mouvement en arrière, dans ma direction, mettant son poing à hauteur du mien.

Elle semble si loin et si proche à la fois. Elle est plus que mon double, je le sens dans mes

tripes. Je connais par cœur toutes les inconnues qu'elle porte sur elle. J'ai le souffle court, quand je la regarde. Et l'envie de vomir me saisit.

Saisir le témoin. Je dois saisir le témoin. Je reste immobile. Je sais déjà ce qui l'a attendu, elle, quand elle s'est emparée de l'objet. La guerre. Le massacre. La boucherie. Mon cœur se serre. Du plomb coule dans chacune de mes articulations. Il y a un bourdonnement qui me parasite l'ouïe, seulement perturbé par le bruit que fait le sang qui bat à mes tempes. Son regard me pèse. Mes pensées se vrillent. J'ai un kaléidoscope de noirs au fond de mon cerveau. Il y a dans ma poitrine un pétrolier qui fait naufrage, une marée noire qui mazoute mes côtes. J'ai la gorge sèche mais il y a, au fond de mon crâne, comme un lac lacrymal qui m'inonde et menace de déborder par mes yeux. Je ne vois plus rien que sa main, tendue vers moi.

Que reste-t-il à vivre que nous n'ayons déjà supporté ?

C'est là que mon regard la dépasse, et mon souffle se bloque dans ma gorge. Le ciel est si clair, soudain, j'ai le fond de ma rétine qui s'en imprègne tout entier. Tout est si paisible, et les horreurs qui m'emplissent sont alors toutes lavées par les eaux limpides du lac qui s'étend devant nous. Le vent se lève, pour caresser mes joues, et chaque brise est comme un baiser déposé sur mes paupières. Ma gorge est toujours sèche, mais tout est différent. C'est la première fois que j'ai soif de la vie. Tout est si... Beau. Immaculé. Une toile vierge.

Dans le nuage qui encadre son visage, j'en distingue d'autres, ceux de tous ceux qui, avant moi, ont pris le relai, saisi le témoin. Ils sont là, tous, aucun ne se ressemble mais je suis chacun d'eux, je suis dans les siècles d'insomnie que je décèle dans leurs yeux, dans chaque ride et chaque cicatrice. Ils sont le miroir d'une existence bâclée, je suis leur espoir d'un futur désiré.

Je fais un pas. Ma main se referme.



Chapitre II

La liseuse,

Par Dousset Mathéo,

Au centre de l'image, une femme tenant un livre ouvert. Elle lit. Son regard, attentif, ne fait pas attention à l'objectif. Ses jambes croisées, ses avant-bras posés sur les accoudoirs traduisent une attitude décontractée. Le dossier du fauteuil sur lequel la femme est assise encadre son visage, fixant notre regard sur cette figure pâle. Elle est la maîtresse de ce salon, à défaut, car seule dans ce paysage mouluré.

Sur la droite de l'image, une cheminée en marbre noir, recueil d'une chaleur passée se retrouvant à être abandonnée de couleur, c'est un antre noir. Sur la gauche, une simple chaise, contre une porte fermée. Que cache-t-elle ? Le mur derrière la femme, ainsi que le tapis à ses pieds sont beiges, lumineux, éclairés par une fenêtre que l'on ne peut pas voir. Si cette femme tournait la tête, verrait-elle un jardin fleuri ? Une avenue désertée, la chaleur estivale

écrasant les pavés ? La lumière vive caresse doucement la robe bleue, le bras droit ainsi que la moitié du visage de cette liseuse.

Cette femme, posée, tranquille peut être vue comme une figure. Celle d'une mère, d'une tante, d'une amie. C'est une femme que l'on n'ose pas déranger dans sa tâche. Elle semble prendre son ouvrage à cœur. Elle reste muette, sereine. Le monde autour d'elle ne l'atteint pas. Comme une mère se donnant un moment de répit avant le retour des enfants de l'école, profitant des quelques rayons de soleil que lui procure cette belle journée d'été ; elle se plonge dans cette œuvre qu'elle n'arrive pas à lire assez vite et dont elle doit recommencer le chapitre plusieurs fois car toujours coupée dans sa lecture.

C'est une femme, comme on en connaît tous. Je me vois rentrer dans cette pièce, voir cette femme que je ne connais pas et pourtant, grâce à cette neutralité réconfortante, je lui dirais tous mes soucis, tout ce qui me passe par l'esprit. La regardant, sentant sa présence, je

voudrais passer un moment simple ; elle serait une oreille attentive dont j'ai tant besoin. Je voudrais oublier comme elle, pour un moment seulement, tout ce qui fait de nous des êtres humains. C'est une liseuse, je l'accompagne. Notre passe-temps est ce petit ouvrage, tenant au bout des doigts ; espérant qu'il dépose au bout des lèvres, les mots qui nous manquent tant au bout du cœur.

On ne remarque pas sous ces airs tranquilles, ce qui la troublait. Ce sentiment intérieur qui la rongait au quotidien et qu'elle tentait vainement de laisser de côté lors de ses moments de lecture. Elle savait que ce qui se cachait derrière la porte, cette chaise ne pourrait la retenir trop longtemps, ce monde extérieur trop présent. Cette ombre dans sa vie, qui entache le cœur chaque jour d'avantage, serait la dernière chose qu'elle aurait la chance de voir. Ce matin-là, lorsque Mireille s'était levée, elle avait enfilé cette si jolie robe bleue, celle que sa fille lui avait offerte quelques semaines plus tôt à l'occasion de son

anniversaire. Après avoir déjeuné sommairement et alors que son époux était allé dans son bureau pour gérer les affaires préfectorales, Mireille avait pris son petit livre, qu'elle dévorait depuis quelques jours déjà. Ce livre était l'une des plus belles choses qui lui était arrivée depuis ces dernières années. Il vibrait en elle, il était son histoire, celle d'une femme dans une prison cossue, que le mari n'avait plus le temps d'embrasser sur le front avant qu'il ne se lève du lit conjugal pour aller au travail. Cette maison était son travail ; pour elle, ce lieu serait son mausolée.

Alors qu'elle s'apprêtait à tourner la page de son livre, Mireille entendit gronder dans le ciel, un oiseau funeste. S'approchant de la fenêtre, elle ne remarqua pas les magnifiques parterres de fleurs plantés la veille par Frédéric, ni la très jolie robe que portait Madeleine, traversant la cour d'honneur du bâtiment. Tout ce qu'elle vit : une tache dans le ciel, apportant dans son sillage, des éclats mortels. Comprenant ce qui était en train de se tramer, et quel était son sort, Mireille ne cilla pas. Elle retourna à son fauteuil,

si confortable, et continua l'entreprise qu'elle avait laissée, sur cette petite chaise, devant la porte. Lorsque son mari se précipita dans le salon de lecture, il essaya de la faire se lever pour partir au plus vite. Mais Mireille ne voulut pas quitter ce livre, c'était tout ce qui comptait pour elle. Les secondes devinrent des minutes, un moment suspendu ; son mari, se résignant, décida de se mettre derrière elle, la laissant lire, regardant par la fenêtre, abandonnant tout ce qui faisait qu'il avait délaissé sa femme, se concentrant sur ce qu'était son véritable bonheur. Mireille avait fini son livre ; elle le posa près d'elle et prit la main de son mari, les yeux pleins de larmes. Le dernier chapitre de ce livre serait-il le sien ? Dans un ultime regard, amoureux, elle murmura du bout des lèvres, à son amour, les mots si importants que l'on ne prend pas le temps de dire à la personne qui partage sa vie.

Deux cœurs amoureux, que rien ne peut séparer. Un livre, un fauteuil. Une lumière aveuglante qui déchira la terre. De la poussière partout ; des débris.

Lorsque Madeleine et Frédéric arrivèrent dans ce qui restait du bâtiment, là où se tenait auparavant ce salon de lecture, ils ne virent rien que deux corps, écrasés par la pièce du dessus ; et une chaise dans le coin. Ils distinguèrent deux mains l'une dans l'autre ; deux anneaux qui s'étaient juré fidélité, pour le meilleur et pour le pire. Mireille est partie ; son mari aussi. Ensembles, dans la mort.



AISNE. A 12 336

Soissons , Aisne , France Madame Mireille
Andrieu , lisant dans le salon de la sous-préfecture
de Soissons

Chapitre III

Voyage à la craie,

Par Baiutti Méline,

*Neuvième station de la Via Dolorosa, Jérusalem.
Extérieur Jour. Arrêt sur image, effet de sur cadrage
puis...Entrée dans la fiction.*

Les aspérités du sol rendent le couloir de pierres pur, authentique, invisible. Les reflets du soleil sur ces pavés lui offrent une transparence divine. Pourtant, un L d'ombre se dessine sur le sol à cause du mur et de l'arche par laquelle j'arrive. De la craie blanche a décalqué les lignes de ma main lorsque je les ai caressés.

Le symbole christique touche le ciel azur illustrant l'omniscience, la magnificence. Il surplombe ce paysage que j'imagine tout aussi minimaliste, épuré. Du blanc, du bleu, une pointe de noir qui attire mon regard. Le point de fuite ; un rectangle sombre énigmatique. Il

semble sans fond, prêt à accueillir l'immensité. Serait-il le chemin vers l'Absolu ? Pour le moment, protégée par la voute, je n'ai pas encore fait mon entrée dans l'univers diégétique. J'entends néanmoins le point blanc crier mon nom. Le Saint- Sépulcre domine entièrement l'espace par sa hauteur et sa grandeur. Mais je reste là ; dans le dernier couloir extérieur du chemin de croix.

A mes côtés, des femmes suivent des enfants qui chantent. L'odeur des croix-de-Jérusalem embaume cet univers mystique. Je respire. Une pesanteur que je ne peux identifier broie ma poitrine. Une présence ineffable est là. Elle me donne le sentiment que je suis chez elle. Moi, aux jambes nues recouvertes de monoï. Moi, à la robe jaune légère comme le vent. Je suis prête à m'envoler.

Étonnement, ici, j'apprécie le bruit. Il me berce, il me prend dans ses bras. Il me pousse à embrasser l'entièreté de ses tonalités, de ses mesures. Je marche frénétiquement sur le rythme de cet ostinato. Je sens que mes cuisses

transpirantes se frottent entre elles. Mais la douleur est agréable, appropriée.

Insignifiante comme un grain de sable au cœur du désert d'Arabie, je marche sans m'arrêter. Mon sac à dos est lourd et je sens que ses sangles sculptent des lanières dans ma peau. Le soleil frappe de tous ses rayons sur ma tête brune. Une larme de transpiration floute ma vision et brûle ma rétine. Désorientée comme Meursault, je continue. Inarrêtable dans ma quête, je marche. Confiante dans mon destin, je surprends ce bâtiment en train de m'observer. Apaisée par Lui, je respire.

« Les Hommes sont devenus si forts avec le feu » ; le goût de l'Absolu probablement.

Plongée dans ma rêverie, je ne me suis pas aperçue que le soleil avait disparu pour laisser place à un ciel noir signe de mauvais présage. Au sol, les feuilles caduques du Magnolia s'agitent comme des petits tourbillons. Il est temps pour moi de m'enfuir, de chercher un abri. Les grognements du ciel se font de plus en

plus insistants comme s'il m'informait qu'il n'allait pas pouvoir retarder l'échéance plus longtemps.

Mais je reste immobile.

Impossible de détacher le regard de ce bâtiment de pierres ; résistant, fort, imperturbable. Comme après avoir lorgné Méduse, mes jambes se pétrifient, ma poitrine se bloque, mon cœur s'arrête. Je suis désormais incapable de me mouvoir ou même de détourner le regard. Une, puis deux, puis mille ; Les gouttes de pluie me désensorcellent.

Je prends une grande inspiration et me mets à courir. Le jaune de ma robe n'est plus qu'une fine couche de tulle inutile. Je profite de l'auvent d'une porte pour sortir un long manteau qui rendait mon sac très lourd mais qui se trouve salutaire.

La ville est absolument déserte. Je suis seule dans ce lieu qui porte en lui une si grande histoire, une si belle histoire.

Malgré le ciel sombre, le paysage garde l'aspect d'un dessin à la craie.



[Jérusalem , Palestine Vue du Saint Sépulcre
depuis la neuvième station de la Via Dolorosa](#)

Chapitre IV

Depuis les bords du Nil,

Par Gontard Lou ,

Depuis les bords du Nil, trois voiles et trois hommes. L'eau s'étend dans un calme plat, dans un dégradé allant du bleu pastel jusqu'au gris cendré à mesure que l'on s'approche du rivage. Le bleu de l'eau est semblable à celui du ciel. Les grandes voiles blanches, dressées comme des ailes d'hirondelles, s'entrecroisent sur ce fond bleuté. Elles ne sont pas larges mais elles sont longues et courbées. Amarrée au ponton, la felouque flotte dans l'eau grise du quai. Depuis les bords du Nil, au loin, la liberté. Ce sentiment que j'ai toujours, près des immensités scintillantes sous le soleil. Près des rivages, près de la mer, près des lacs, je me sens exister.

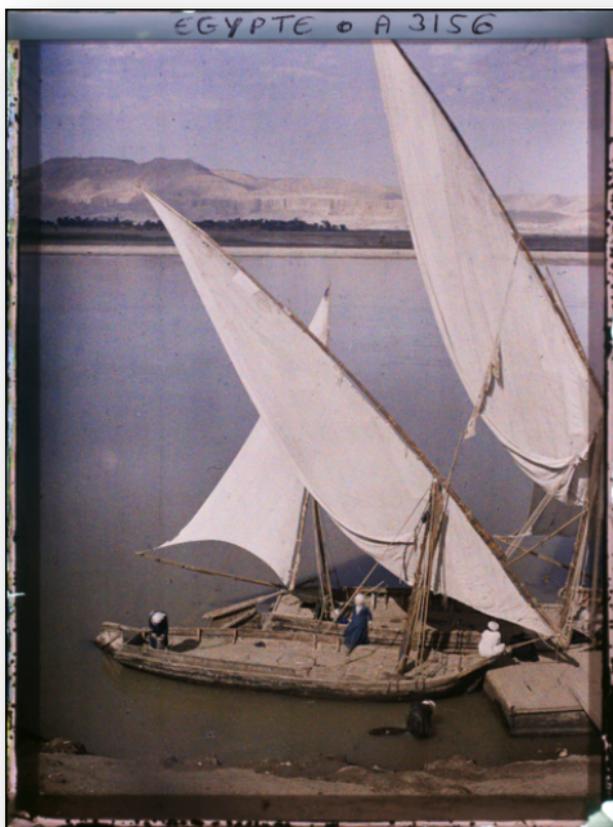
Depuis les bords du Nil, j'avais cette impression de déjà-vu, une impression incongrue, venue de nulle part, enfin pas tout à fait. Cela venait de moi. J'étais, d'une manière

que je ne comprenais pas encore, rattachée à ces bateaux-hirondelles sans savoir pourquoi. Cette vision de felouque qui flottait sur le quai : c'était comme un tableau. Il manquait seulement le cadre doré pour l'encadrer. Je veillais à ne pas bouger ni les yeux, ni la tête. Je me concentrais pour ne pas laisser le vent me faire vaciller, et me faire perdre à jamais l'équilibre parfait qui, à cet instant, s'était installé. Un équilibre entre le monde, le Nil, et moi. Le temps s'était arrêté. Je me sentais irrémédiablement liée à ce paysage, à cette image qui s'était créée devant mes yeux. Elle me ramenait à quelque chose que j'avais en moi, quelque chose que je n'identifiais pas encore mais qui m'apaisait. Je sentais la sérénité se frayer un chemin dans tout mon corps, jusqu'au bout de mes doigts. Je gravais ce tableau dans ma mémoire au millimètre près, puis je me résolus enfin à bouger et à prendre mon appareil photo pour immortaliser ce moment. Je voulais pouvoir garder à jamais ce tableau. Je me reconfortais face à l'inévitable fin de cette image dans ma réalité, qui dès lors que j'avais quitté son

mouvement, ne serait plus jamais comme avant. Je me disais que l'image que j'avais capturé dans mon appareil servirait seulement à ramener du fond de ma mémoire, cette vision que j'y avais ancré. Je saurai désormais que l'équilibre que j'avais immortalisé était d'une puissance inespérée, puissance que je garderai à jamais dans ma tête. Je prie alors ma caméra, puis je me rassis sur mon rocher. Je fermes les yeux pour graver cette douceur dans ma mémoire avant qu'elle ne s'évapore comme l'eau sous la chaleur du Nil. Je réouvris les yeux, surprise de constater à quel point cette douceur m'était familière. Soudain, le lien se fit. J'étais ramenée quelques années auparavant, au Nord-Est du Minnesota, sur le rivage du Lac Supérieur, sur ses plages de galets couleur rouille, ses sapins verdoyants et ses rochers gris cendré que la mousse orange venait colorer par petites touches timides. Je me retrouvais à nouveau là, assise sur mon rocher, je revoyais passer ce bateau, ce grand voilier aux voiles majestueuses et gonflées, tout droit sorti d'une histoire de conte de fée, d'un pays imaginaire. Je le voyais

à nouveau me dépasser, filer sur l'eau et sortir de la baie comme prêt à s'envoler. De la même façon, le temps s'était figé. De la même façon, je m'étais concentrée pour graver cette image dans ma mémoire, cette vision de liberté qui m'avait apporté de la douceur et surtout une imperturbable sérénité. Les cheveux flottants, le vent caressant mon visage ; je contemplais avec envie ce voilier qui partait à la découverte du bout du monde. J'avais ressenti le même besoin de capturer cette image avec mon appareil photo, et la même frustration face à l'obligation du mouvement qui me faisait quitter un instant la liberté nouvelle que j'étais en train de savourer. Ces deux souvenirs étaient désormais liés à jamais par la même sensation de paix, la même magie qui m'avait enveloppée. Je revins en Égypte, où depuis les bords du Nil, je contemplais toujours cette sensation de liberté paisible. Je réalisais alors, que ce qui séparait fondamentalement ces deux souvenirs, c'était la possibilité de monter à bord. Cette fois, je pourrai être sur ce bateau prêt à s'envoler. Je ferai inéluctablement partie du voyage, je

pourrai filer vers l'aventure sur les eaux paisibles du Nil. En contre bas, Soan me faisait signe de venir le rejoindre sur la felouque qui s'apprêtait à partir. Je jetais un dernier regard sur l'étendue bleutée, sur l'horizon que ne se finit jamais, sur le croisement de l'eau, du ciel et des voiles blanches et nacrées.



Louqsor , Egypte , Afrique Bateaux au bord du Nil

Chapitre V

Je vois, je vois...

Par Metais Jeanne,

Je vois des enfants figées, des enfants en train de danser, des enfants bien trop disciplinées.

Je vois des enfants dont le regard est occulté, couvert.

Je vois des enfants-statues, des enfants irréelles, surnaturelles.

Je les vois près, et je les vois loin.

Je vois des enfants prisonnières d'un carcan traditionnel ; muettes, inanimées. Les costumes colorés, les casques bariolés ne sont que des leurres pour masquer la vérité. Elles sont privées de liberté. Je les vois contraintes de se mouvoir ainsi, face à la caméra. Elles sont trop impavides pour être pleinement lucides.

Une image d'enfants-danseuses, où la danse n'est qu'à peine présente. On la devine par leurs déguisements et leurs semblant de mouvements.

La danse qui, pourtant, est censée permettre de s'abandonner, de se libérer.

Même leur regard est absent, masqué, caché ou envolé. Un stoïcisme qui atteste d'une âme brisée, d'une volonté démantelée. Elles semblent dorénavant résignées.

Elles paraissent vouloir nous parler, nous interpeller. Nous dire tout le mal qui leur a été fait, toute la peine qu'elles ont endurée.

Et même si elles pouvaient se confier, qui nous dit qu'elles le feraient ?



Angkor , Cambodge , Indochine Quatre danseuses posant
devant un groupe d' apsaras

Chapitre VI

Un cyprès du Mazet qui n'en est pas un,

Par Delapierre Aurélie,

C'est une image que je connais, je l'ai su immédiatement. Il y a l'arbre d'abord si, c'en est encore un. En plein centre. Il semble contraindre l'image à s'allonger pour adopter le format du portrait et il ose quand même sortir du cadre. Devant lui, au premier plan, il n'y a qu'un peu d'herbe, plus ou moins verte, plus ou moins grillée. En fait, il y a l'herbe verte à droite de l'arbre et l'herbe grillée à gauche. L'arbre est une ligne de démarcation verticale dans cette image ; dépouillé de ses feuilles, certaines de ses branches d'ébène se sont rompues et pendent mollement, réduisant le monstre de vie qu'il était à une ligne morte, brisant l'espace. Sur la gauche, coupé par la lignearbre, il y a le monticule. C'est un amas de gravats sur lequel s'étend le bras, peut-être un deuxième aussi, d'un être à l'agonie, le bras des ruines d'un

édifice qui se meurt. A droite de la lignarbre, le monticule ne tient plus, il s'affaisse et finit par s'enfoncer dans l'herbe sombre de vie. Et puis, on le voit, lui, se détachant sur le fond de grisaille que forme le ciel givré, ignorant le bras élançé de la dépouille blanchâtre couchée sur ses propres débris. Il y a le petit bonhomme, d'ébène lui aussi, comme l'arbre mort qu'il ne regarde pas, c'est par autre chose qu'il est happé, par une autre chose qu'il tient entre ses mains. Enfin, ses mains, je ne fais que les imaginer. Comment pourrait-on distinguer les mains de cette si petite silhouette de carton noir, de cette vie insignifiante, déposée là sur un décor soufflé qui le dépasse et lui survivra, tout abîmé qu'il soit ?

C'est une image que je connais, je l'ai su immédiatement. Je suis ces millimètres face au géant. Je suis cette petite fille indifférente au cyprès car elle ne sait pas encore qu'il la marquera tant. Je suis cette petite fille indifférente au cyprès qui atteint peut-être avec sa cime, le niveau des ruines du Mazet en haut

de la « La montagne » à laquelle on a fini par donner le nom de la vieille bâtisse. Quand j'entends la chanson de Ferrat aujourd'hui, j'entends, je sens et je vois toujours le Mazet. Je vois toujours mon grand-père qui « avec les mains dessus sa tête, avait monté des murettes jusqu'au sommet de la colline ». Ce qui se trouve être en réalité un simple terrain escarpé était alors pour moi une véritable montagne et je devais la gravir, emmitouflée dans un pull tricoté par mamie pour atteindre notre « coin préféré » de muret, s'y asseoir enfin et laisser notre regard aller vers la maisonnée en pierres encore debout bien que blessée. A ce moment déjà, on m'interdisait de m'approcher trop près, peut-être avait-on peur qu'elle m'attrape avec ses bras tendus vers le ciel insensible. Mais je ne voyais jamais cela. Un tour au Mazet, c'était seulement pour moi, et je dis seulement dans le sens où cela était d'une importance capitale, d'innombrables trésors ramassés et ramenés à la maison. Cailloux et autres coques, une jeune pousse d'asperge quand c'était la saison, et toujours une feuille de laurier que je gardais

brisée en deux sous mon nez tant qu'elle répandait encore un peu de ce parfum qui deviendrait celui de mes étés à Alès. C'est ce parfum qui m'a avertie quand j'ai vu l'image. C'est une image que je connais, je l'ai tout de suite senti. Je suis ce rire troublant le silence dans lequel baignent les six tombes affaissées, marquées seulement par quelques pierres parfois dérangées sous les pas de sangliers de passage et une fleur des champs que j'ai pris le temps de ramasser et de déposer dessus même si je n'ai connu, autrement qu'à travers les récits de ma famille, qu'une seule des personnes qui reposent ici. Je suis l'enfant indifférente au chaos qui l'entoure et qui repart s'amuser à tenir en équilibre sur un tronc qui, lui, a poussé à l'horizontal, comme pour rencontrer perpendiculairement celui du cyprès. En effet, c'est à ce niveau que le cyprès déploie ses racines, sous le bout de cimetière entamé à la hâte par des ancêtres protestants que l'on empêchait d'enterrer ailleurs que sur leur propre terrain et dont je ne connais que l'histoire passée, sous leurs corps dont l'arbre,

bien vivant, se nourrit. Moi, je suis ce petit être de joie aux multiples branches élançées vers l'avenir et que rien ne semble pouvoir empêcher de pousser. Je suis moi et je suis le cyprès. Je suis la vie.

Mais cet arbre que je vois ce matin est un cyprès du Mazet qui n'en est pas un. Ce parfum de laurier n'existe pas, n'existe plus. Ou peut-être existe-t-il et est-ce simplement moi qui l'occulte parce que penser à quelque chose qu'on ne peut plus voir qu'anéanti par un souffle destructeur n'est pas agréable, parce qu'il y a ces gouttes qui floutent mon regard et cette tension au fond de ma gorge où l'une des bogues ramassées lors d'un automne lointain a dû se coincer. Je ne suis plus la vie. Cette petite fille ne se reconnaîtrait pas et ne voudrait certainement pas dire « je » en parlant de moi. Ou peut-être, sûrement, que ça ne l'inquiéterait pas du tout en réalité... Elle n'est pas moi. Elle ne se poserait pas les questions que je me pose face à cette image. Elle n'aurait voulu y entrer que pour jouer dans les ruines de l'église

bombardée, escalader ses membres meurtris un sourire aux lèvres sans un regard pour l'écorce fracturée derrière elle. Elle n'aurait voulu y entrer que pour lui parler, à lui, que pour s'approcher assez près et entendre les quelques pages jaunies râpées entre ses doigts gonflés des suites d'une marche bien plus longue et éprouvante que celle qu'elle aurait faite elle pour parcourir en quelques secondes un siècle entier et venir le rencontrer. Et, après lui avoir raconté sa propre vie, plus par insouciance que par indifférence je crois, j'espère, elle lui aurait demandé, sans se soucier donc de savoir ce qu'il penserait alors d'elle, ce qu'il pouvait lire avec autant d'intérêt dans ce terrain de jeu si tentant. René, il lui aurait dit son prénom. René, il lui aurait dit la course pour atteindre cet endroit alors qu'il venait de rentrer du front. René, il lui aurait dit l'avant. Il lui aurait dit l'invisible pour elle. Il lui aurait dit l'évident pour lui. Alors, elle aurait vu.

Il y a l'arbre d'abord, et l'ombre épaisse et salvatrice qu'il projette. Il y a l'herbe verte et

les quelques brins d'oseille arrachés pour avoir quelque chose à mastiquer pendant qu'on se repose de la partie de cache-cache. Il y a l'église qui se tient là, sereine et fière. Et puis, on les voit, eux, tâches de couleurs sur les différentes nuances de vert. Il y a les quatre cousins qui mastiquent leur brin en riant encore de la cachette de René et de la crampe qu'elle lui a provoqué alors qu'il n'a même pas gagné.

Alors elle aurait vu l'invisible. Alors elle aurait vu l'évident. La petite fille que j'étais aurait vu le petit bonhomme que plus personne ne cherche. Elle aurait vu les fantômes qui se tiennent ici, ceux de la bande décimée et ceux de ceux qui restent. Elle aurait vu René, elle aurait vu l'église. Elle aurait vu qui ils étaient, et qui ils n'étaient plus. Alors elle aurait vu. Alors j'aurais vu l'image.



[Montfaucon-en-Argonne , France](#)

Chapitre VII

Grand pont de pierre,

Par Vellet Océane,

Grand pont de pierre, au centre du paysage. Devant toi se trouve du sable avec de l'eau qui reflète déjà le paysage. A ta droite un gros buisson vert qui vient t'habiller. À travers toi, on aperçoit un rivage de cailloux pour accueillir une petite maison blanche. Elle possède deux fenêtres, un balcon, une petite porte rouge ainsi que des petites plantations accrochées à son mur. Un toit, des rochers, un muret, en pierre tout comme toi. On peut voir la mer très calme, sans aucune vague à l'horizon. D'ailleurs tout ce qui se trouve autour de toi est sans vie, sans mouvement, c'est une pause dans le temps.

Cette pause dans le temps, c'est ce que cette jeune femme recherchait. Elle était épuisée par son travail ainsi que de l'angoisse quotidienne que lui procure la grande ville. Elle décida

d'aller passer ses vacances en Grèce, et en se promenant sur les bords de mer elle tomba face à toi grand pont de pierre. En te voyant elle ressentit un sentiment de solitude et de paix qu'elle recherchait depuis de nombreuses années, ce sentiment qu'elle pensait avoir perdu. En s'approchant un peu plus de toi, elle vit ton reflet et celui du paysage dans une petite flaque d'eau et en regardant de plus près c'est son reflet qu'elle aperçut. Ce n'est pas vraiment le sien qui était dans l'eau mais plutôt celui de la petite fille qu'elle était. Cette petite fille qui était insouciant, au sourire sincère et au rire joyeux. Ce paysage que tu protèges grand pont de pierre, lui rappelle le village en bord de mer dans lequel elle a grandi. Ce village qu'elle aimait tant, qu'elle n'a jamais voulu quitter mais qu'elle a fini par laisser sans jamais y retourner. Elle décida donc de s'aventurer derrière toi, pour voir cette petite maison de plus près et à sa grande surprise personne n'habitait là, la maison était déserte. Elle contempla le paysage, la mer, sans mouvement, pendant de nombreuses heures à se remémorer les

souvenirs de son enfance, avant de se décider à partir.

Elle te regarda une dernière fois, et elle eut l'impression que tu lui parlais pour lui dire de ne pas partir. « Je reviendrai, je ne te laisserai pas comme j'ai pu le faire, je reviendrai te voir, grand pont de pierre ».



[Le monastère d'Esphigmenou , Grèce](#)

Chapitre VIII

L'avion,

Par Duparc Élixa,

A gauche, un Nieuport 81, un avion d'entraînement, posé là, seul, dans un champ desséché. Le gris du ciel laisse présager l'arrivée imminente de la pluie, tant attendue par cette étendue de terres. Une route déserte, rongée par les empreintes latentes des autres avions qui se sont envolés, borde cet immense champ. L'avion laisse la place à des bâtiments au loin, qui observent ce spectacle inhabituel, d'une aérogare vide, où un seul avion attend son tour pour enfin s'envoler.

Et je suis là, j'observe, je me questionne.
Je pars bientôt en vacances, on attend déjà depuis plusieurs heures, il a du retard.
Donc je l'attends, je suis là, j'observe, je me questionne.

J'observe les gens pressés qui passent devant moi avec leur valise à la main. J'observe ces appareils là-dehors, qui attendent pour s'envoler. J'observe ce ciel gris, qui laisse présager la pluie. J'observe ces empreintes de freinage sur le sol.

Je suis là et je me questionne.

Je me demande, où vont toutes ces personnes qui défilent devant mes yeux, où vont-ils s'envoler ? Je me questionne sur ces machines volantes qui attendent patiemment. Vont-elles arriver à destination sans problème ? Et ce ciel, va-t-il redevenir bleu pour que l'on puisse partir sans peur ?

Je suis toujours là, j'observe et je me questionne car aujourd'hui, je prends pour la première fois l'avion et j'ai peur.

Il a peur.

Le pilote, assis aux commandes, décolle vers treize heures de l'aéroport d'Orly afin de s'entraîner pour réaliser son rêve.

D'un coup, il entend un bruit inquiétant, inhabituel qui provient du moteur. Quelques

secondes plus tard, une émission de fumée épaisse et sombre apparaît derrière l'avion.

Il a peur.

Il prend la décision de se mettre en descente afin d'effectuer un atterrissage forcé. Il aperçoit un champ sécurisant de plusieurs hectares, à quelques mètres. Il lutte, garder le contrôle de l'appareil devient de plus en plus compliqué.

Il a peur. Mais il sait, il a compris, il pense à tout ce qu'il va laisser derrière lui, sa famille, ses amis, ses regrets, son rêve.

Il perd définitivement le contrôle, il est beaucoup trop bas et sa vitesse beaucoup trop élevée. Il peut apercevoir l'herbe sèche du champ qui se rapproche de plus en plus. Il ferme les yeux, il entre en collision avec le sol avec une forte assiette à piquer.

C'est fini, il n'a plus peur.

On découvrira plus tard, parmi les débris, une photo, où l'on peut apercevoir un avion seul dans un champ.



[Orly , France Un avion Nieuport 81](#)

Chapitre IX

Le sanctuaire,

Par Grison Maëva,

Le torii est pâle sous cette soirée froide. Les nuages gris teintés de bleu étouffaient les rayons de soleil rendant, ainsi, un ciel blanc. Le manque de luminosité noircissait le sanctuaire, laissant seulement apparaître sa forme et ses traits perpendiculaires. Le haut du torii, semblable à un sabre, s'envolait tel un oiseau en direction des massifs. Ces derniers étaient absorbés par la mer.

Cette palette de couleurs qu'offrait ce lieu envoûtant me rappelait celle que j'avais entre les mains. Elle mélangeait les pigments de la peinture pour teindre ma toile. Ils se fondaient parmi ceux qui étaient déjà posés créant ainsi une autre harmonie. Les coups de pinceaux peignaient un paysage ressemblant à ces lignes

droites du torii. Et cette similitude de ces deux images me frappa.

Malgré leur différence, elle me rappelait des souvenirs lointains. Ceux que nous oublions et qui reviennent dans ces moments. Les reliefs du fond entrent en écho avec mes montagnes toujours enneigées. Et pourtant, la neige changeait de couleur au cours des saisons. En hiver, elles paraissaient plus menaçantes puisqu'elles étaient éclairées par les faibles rayons de lumière. Dans le soir d'été, la poudreuse blanche était teintée de bleu lorsque le soleil se levait. Et lorsqu'il naissait, il réchauffait, tout en éclairant, la couleur des reliefs.

Je me remémore le chant des oiseaux, les feuilles des arbres secouées par le vent. L'art de la nature me fait vibrer le cœur. Le soleil réchauffe la peau, l'odeur florale me chatouille les narines. Tous mes sens se lient avec la terre. Des frissons me parcourent le long de mon corps.

J'ouvre les yeux. La photographie du torii marin, est posée devant moi. Je m'étais évadée et j'en avais oublié mon tableau. Je reprends conscience lorsque j'aperçois mon chevalet posé sur le sol, mes pinceaux prélevés de peintures et ma toile encore inachevée. Comme tout bon artiste, j'avais commencé par le fond. Et ce dernier ressemblait à l'un de mes souvenirs et je m'étais égaré au plus profond de mes pensées. Je réalise qu'il s'était écoulé plusieurs minutes puisque la luminosité était moins aveuglante dans la pièce. Il ne me restait que quelques heures avant l'apparition de la lune et donc pour achever ce que j'avais commencé.



[Miyajima , Japon Le torii marin de l' Isukushima-jinja](#)

Chapitre X

Trois jours,

Par Grattepanche Iris,

Voilà trois jours qu'il était arrivé au Japon. Il avait entendu parler de ce lieu de culte bouddhiste connu pour sa sculpture de pierre imposante. Le soleil tapait, le vent soulevait doucement les feuilles comme pour lui indiquer le chemin. Arrivé à destination il brandit son appareil photo afin capturer l'essence du lieu. Il ne s'attardait pas vraiment entre chaque prise mais cette fois-ci c'était différent, cette fois-ci une l'interpella. Ce n'était pas la photo la plus précise ou bien la plus net, mais c'était la plus communicante. Il commença alors à l'analyser. Le temple de Kasagi-dera ou ce que l'on peut en apercevoir sur la photo, était un lieu dans lequel la nature était omniprésente. Au centre de l'image, des imposants rochers recouvraient le sol et des arbres de toutes tailles y étaient parsemés. Au premier plan, sur la droite de

l'image, on pouvait apercevoir une partie d'un temple bouddhiste. Il semblait archaïque, des écriteaux japonais recouvraient ses piliers de bois. La perspective de l'image accroit la petitesse du temple qui disparaissait dans un décor verdoyant. L'arrière-plan de la photographie était sombre, un peu flou. On peinait à deviner la pierre et à identifier ce qui était au centre de la photographie. Il s'agissait d'une sculpture, taillé plutôt grossièrement dans la pierre. Ça importait peu, elle couronnait les lieux en dominant le temple, noyau d'une nature vivante. Les arbres masquaient la montagne comme pour la protéger, la dissimuler dans une armure. Le soleil venait éclairer les végétaux tandis que la création de l'homme restait dans l'ombre, comme un chalet perdu au milieu de la montagne, un abri construit au milieu de la nature sauvage.

Une photo qui paraissait, au premier abord, pudique. Le temple était à peine visible et entouré d'amas de végétaux. En réalité, on n'apercevait qu'une infime partie de ce que

représentait réellement cette image. Elle incarnait des souvenirs, témoins d'un lieu de retrouvaille. Retrouvaille entre l'humain et le sacré. Ce lieu, il était planté là, au sommet. L'atteindre serait la fin du pèlerinage. Un moment capturé qui a existé une seconde mais qui restera figé sur cette photographie à jamais. Une parmi tant d'autres dans cette pellicule usée et surchargée. Une expédition à la découverte de ce qui est masqué, voilé derrière une nature sauvage restée à certains endroits intacts. L'humain est apparu, il a évolué, créer, bâti. Il a cherché à construire pour devenir, demeurer, vénérer. Il a laissé çà et là des fragments de son histoire, des lieux sacrés et saints qui ont appris à cohabiter avec le naturel.



Environs de Kasagi , environs de Nara , Japon
Temple Kasagi-dera (ou Kasagi-ji) : ancien
Bouddha sculpté (sekibutsu)

Chapitre XI

Éternelle,

Par Letourneur Jennifer,

La mémoire de l'âme est éternelle, si belle et si charnelle. Elle envahit les lieux et leur donne vie, les faisant briller de mille feux. Personne ne le voit, personne ne le sait, c'est un secret. Ici-bas, personne ne l'entend. Alors que pour elle, c'est un perpétuel recommencement. Cette bâtisse placée sous un ciel grisonnant, est la gardienne des âmes depuis près de 900 ans.

C'était un bâtiment un peu ancien, terni d'une couleur fade. Un simple amas de briques rouges, figées dans le temps et qui jamais ne bougent. Juste des briques, des briques avec une âme. Elles renfermaient le souvenir de centaines d'hommes et de femmes. Tous avaient des rêves, des ambitions, des désirs, des peurs. Que sont-ils aujourd'hui ? Les briques ne le savent pas. Parce que ce ne sont que des briques. Des

briques rouges reliées par un ciment solide, couvertes par d'innombrables lierres.

Il y avait de l'herbe, une herbe terne, coupée à ras, droite, qui jamais ne pourra croître. Ce n'était que de l'herbe, un peu abîmée par endroit, pleine de vie ailleurs. Piétinée par des centaines d'hommes et de femmes, grouillant d'insectes à l'allure infecte. Cette herbe avait entendu moult conversations, elle avait été le témoin de rêves prononcés à haute voix, de conversations entrecoupées par le mâchouillement de sandwiches, achetés pour une livre seulement. Cette herbe avait vu les gens courir, fumer, rire, pleurer. Le font-ils tous encore ? L'herbe ne le savait pas. Après tout, ce n'était qu'une herbe terne, sans vie, tondu tous les dimanches matin par André, le jardinier.

L'entrée était forgée dans des moulures linéaires, droites et fières. Un couloir sombre, à peine visible, empli d'ombres qui vacillent. Les élèves disparaissaient dans ce couloir, laissant derrière eux un parfum d'excitation, d'empressement et d'angoisse. Ce couloir avalait des centaines d'hommes et de femmes, il

leur ouvrait la porte de son cœur, leur offrait des connaissances, du pouvoir. Ont-ils fait bon usage de ce cadeau ? Le couloir ne le savait pas. Après tout ce n'était qu'un couloir sombre, muni d'un panneau d'affichage que presque personne ne lisait.

Voilà qu'un homme court au rythme des tambours, l'écharpe à demi envolée, le souffle saccadé. Synonyme d'une nouvelle âme, de nouveaux rêves. Le recommencement d'une éternité.



[Oxford , Angleterre Partie ouest du Balliol College](#)

Chapitre XII

1er mai 1923. Paris, 1er Arrondissement. Jardin des Tuileries.

Par Verpy Morgane,

Le printemps est officiellement arrivé depuis quelques jours et la vie reprend son cours. On peut entendre les oiseaux chanter et inlassablement pépier en étant perchés au plus haut des arbres. Si on lève la tête vers le ciel, on peut apercevoir les migrateurs revenir pour profiter comme nous de la chaleur estivale. Les arbres arborent eux aussi de belles couleurs : leurs bourgeons sont devenus fleurs et leurs branches sont secouées par la brise printanière.

Les quelques parcelles de pelouse interdite nous présentent modestement de gracieuses statues grecques (leurs pierres se faisant réchauffées par notre humble soleil d'Europe), qui nous saluent à chaque tournant. Celle-ci, dont le regard pudique semble fuir celui de tous

ceux qui la croisent et à coté de laquelle j'attends depuis quelques minutes, m'est la plus chère de toute.

Les lampadaires sont là également, fidèles à leur poste. Un peu de répit leur est cependant accordé avant qu'ils ne se mettent au travail ; la nuit ne tombe plus avant huit heures désormais.

On retrouve l'herbe verte fraîchement coupée et qui chatouille nos orteils, les élégants buissons aux mille et un parfums qui attirent une variété d'abeilles butineuses. On peut même observer le Bassin octogonal, plus loin, discret les jours où il fait plus mauvais, mais qui resplendit aujourd'hui. À son bord, les jeunes cannes nourrissent leurs petits, puis se remettent à l'eau et repartent dans un même mouvement de pattes palmées.

Les idées reçues sur cette saison sont fondées. Tous semblent euphoriques à la venue du printemps et aux nobles sentiments qu'il amène avec lui. Les couples, tendrement

enlacés et présents à tous les croisements, parcourent les allées et semblent occulter tout ce qu'il y a autour d'eux.

On voit aussi les gens, assis sur les bancs qui profitent également du soleil, qui lisent ou se retrouvent entre amis ; ils laissent derrière eux le froid mortel et redécouvrent avec plaisir les joies de sortir. Les enfants qui s'amuse, crient et courent partout, mais sont couvés par le regard attentif de leur mère, qui s'assure qu'ils ne finissent pas le nez dans la terre ou les graviers. Ces fameux graviers, foulés sans interruption tout au long de la journée, et que je n'épargnais ni à leur âge, ni aujourd'hui.

Le vent passe sous mon chapeau rond, caresse mes cheveux et me murmure de doux sifflements aux oreilles. C'est au crissement sous ses semelles, par sa démarche si caractéristique que je l'ai senti approcher. J'ai relevé la tête, et un sourire a pris automatiquement place à la commissure de ma bouche. On ne s'est pratiquement jamais quitté ces derniers mois,

mais c'est au retour de ce printemps si cher à mon cœur que j'ai eu l'impression de tout retrouver, comme au début, aux pieds de la statue intimidée. Je l'ai embrassé, pris par le bras, et notre candide promenade a commencé.

Tous les parcs se ressemblent, si l'on s'y attarde peu. Mais celui-ci est tout particulier. Il voit naître toutes les prémices de la vie, et de la nôtre également.

À l'arrivée des premiers rayons de soleil, la vie reprend son cours. On retrouve tout, mais aussitôt près de lui, j'oublie, ne valant pas mieux que les autres amoureux.



Paris (1er arr .) , France Le jardin des Tuileries

Chapitre XIII

Par Arecco Elisa,

Je plisse mes yeux, le regard fixe sur le paysage. Mon regard essaie de traîner sur les détails mais les images perdent leurs contours nets.

Une bande grise au-dessus d'une bande verte. Du bas, des branches percent la frontière entre les deux. De la vapeur étouffante, apparaissent lentement deux taches grises. Perspective cambodgienne. Ce sont les corps disproportionnés de deux éléphants aux pattes invisibles. Des êtres humains se dessinent sur leur dos, ce ne sont que d'autres taches de couleur brune. Ils semblent flotter sur l'étendue verte.

Les lignes horizontales du cadre ralentissent le regard, tout à coup le reflet lucide du ciel amorce un rythme cadencé. L'eau, les pattes dans l'eau, le mouvement de la trompe, les

garçons suivant l'ondulation des pachydermes. Ils se laissent guider, l'air imperturbable, comme fusionnés au corps de l'éléphant. Depuis combien de temps marchent-ils ? Le soleil est déjà très bas sur l'horizon.

De plus en plus mes semblables, moi qui suis désormais une tâche grise au milieu du vert des feuilles mouillées. Les garçons me regardent. La photo impose le silence, aucune question, aucun discours entre eux, seulement le clapotis des pattes dans l'eau remplit l'air étouffante. Et je flotte, mes jambes immobiles, ma tête ailleurs, mes pensées invisibles plongées dans un fluide transparent.



Province de Siem Reap , Cambodge , Indochine Deux
éléphants , transportant un homme et des enfants , dans un
marais

Chapitre XIV

Par Pety Dominique,

I

Une image format paysage
Un large premier plan noir
La terre
La large langue de terre
Qui tient bien à distance
Tous les trains où on se tient
D'où on regarde

Un plan médian ombre et lumière
La scène un peu plus claire
Petites figures sombres de quatre ou cinq
enfants
Qu'on distingue mal
Du sol sombre où elles se tiennent
Sauf une qui se découpe
Sur un mur blanc éclairé de soleil
Pan d'habitation
Appentis accolé qui dessine son ombre sur
Une autre façade plus large

Auvent avancé treillage
Pauvres matériaux comme la terre en jachère

Un arrière-plan où la plaine s'étend
Les champs
Une forêt ou juste un rideau
D'arbres plantés en lisière

Une bande de ciel blanc
Un horizon de plaine

II

Train plaine campagne
Il y a à la fois peu et plein
Toute une enfance d'horizons plats
De champs traversés depuis le train
L'ailleurs modeste qu'on va rejoindre
Promesse de loin et de vacances

Collision douce et brutale de l'image
Le souvenir discret d'un déjà vu
Entraperçu
Qui soudain nous suspend
On considère un peu l'image

On sait qu'elle parle déjà à ce qui en nous se tait
et attend
On prête l'oreille et on écoute

Et puis le vertige commence
Les temps et les lieux s'accolent hors de toute
mesure
Le Japon frais visité flambe dans le seul nom de
Tokyo
L'enseigne d'idéogrammes nous renvoie notre
image maladroite d'étranger en voyage
Mais c'est un siècle avant qu'il nous faut atterrir
Dans la pauvreté du champ
Dans le désert de la campagne
Dans la terre noire et nue
Dans l'enfance immobile et désemparée sur
fond de maison claire
Et déjà nous sommes revenus,
Ce n'est plus l'avant et l'ailleurs
C'est ce loin si proche
Où hier n'est que derrière,
A la portée de ton bras

III

L'hiver 1908 au Japon

Cette année où ma grand-mère n'était pas
encore née
Dans ce passé où je n'atteins pas
Dans ce pays jusqu'à peu celui de l'Histoire
écrasante
Et des estampes doucement colorées
Dans ce pays dont je n'ai touché que la
flamboyante modernité
La pointe électrisée
Sauf un jour
Un port de pêche
Une anse de temps figé
Un phare dressé
Un bateau pour traverser
Mais toujours
Les mots échappent
La langue heurtée et rythmée
Les mots images qui tiennent à distance

Albert Kahn et son chauffeur-opérateur Alfred
Dutertre ont pris le train le 30 décembre
Ils traversent la campagne déserte ou presque
Entre Tokyo et Nikko Dutertre déclenche la
prise de vue

Une maison des enfants dans un champ figés à
regarder quoi
Le photographe aussi voit
Ou les voit regarder
Juste le temps d'appuyer
Et déjà le train passe
Et la fenêtre mange la scène
Engloutit l'arbre de droite
Flouté au tout premier plan
Avalé
Emporté

Les deux toutes petites photos accolées
D'une vue stéréoscopique
On peut rêver un jour les approcher
Comme avec les lunettes de plastique pour les
films en 3D
Les pénétrer
Les habiter
Y circuler
Dans l'obscurité silencieuse
Dans le coin d'une salle de musée
Coller son œil sur la lentille d'une visionneuse

Et l'appareil nous rendra le champ l'instant la
profondeur
Du fond de l'image alors
Qu'est-ce qui reviendra
Qu'est-ce qui resurgira
Qu'est-ce qui sautera soudain au visage
Du paysage arraché



[Entre Tokyo et Nikko Une maison dans la campagne vue train](#)

Remerciements

Nous tenons à remercier, pour sa bienveillance et son accompagnement tout au long de ces deux jours d'atelier d'écriture, madame Hélène GAUDY. Nous sommes infiniment reconnaissants envers sa disponibilité et sa patience, ainsi que pour les nombreux conseils et encouragements qu'elle nous a prodigués.

Nous tenons également à remercier mesdames Anaïs GUILLET et Dominique PETY de nous avoir proposé ces ateliers d'écriture et de pratiques éditoriales, qui nous ont permis de laisser libre cours à notre imagination. Nous tenons tout particulièrement à saluer leur persévérance à vouloir maintenir cet atelier en dépit de toutes les difficultés et les embûches qui ont tenté de l'empêcher.

Enfin, nous remercions tous les autres étudiant.e.s de notre promotion, de nous permettre d'utiliser leurs textes dans le cadre de la mise en forme du présent recueil.

Table des matières :

| | |
|-------------------------------------|----|
| Chapitre I | 11 |
| Près d'Haukeliseter , Norvège | |
| Silhouette d' une jeune fille | 17 |
| Chapitre II | 19 |
| Soissons , Aisne , France Madame | |
| Mireille Andrieu , lisant dans le | |
| salon de la sous-préfecture de | |
| Soissons | 25 |
| Chapitre III | 27 |
| Jérusalem, Palestine Vue du Saint | |
| Sépulcre depuis la neuvième station | |
| de là Via Dolorosa | 30 |
| Chapitre IV | 33 |
| | 39 |

| | |
|--|----|
| Louqsor , Egypte , Afrique Bateaux au bord du Nil..... | 39 |
| Chapitre V | 41 |
| Angkor , Cambodge , Indochine Quatre danseuses posant devant un groupe d' apsaras..... | 43 |
| Chapitre VI | 45 |
| | 53 |
| Montfaucon-en-Argonne , France | 53 |
| Chapitre VII | 55 |
| Le monastère d'Esphigmenou , Grèce..... | 59 |
| Chapitre VIII | 61 |
| Orly , France Un avion Nieuport 81 | 65 |

| | |
|---|----|
| Chapitre IX | 67 |
| Miyajima , Japon Le torii marin de l' Isukushima-jinja | 71 |
| Chapitre X | 73 |
| Environs de Kasagi , environs de Nara , Japon Temple Kasagi-dera (ou Kasagi-ji) : ancien Bouddha sculpté (sekibutsu) | 77 |
| Chapitre XI | 79 |
| Oxford , Angleterre Partie ouest du Balliol College | 83 |
| Chapitre XII | 85 |
| Paris (1er arr .) , France Le jardin des Tuileries | 89 |
| Chapitre XIII | 91 |

| | |
|---|-----|
| Province de Siem Reap , Cambodge , Indochine Deux éléphants , transportant un homme et des enfants , dans un marais..... | 93 |
| Chapitre XIV | 95 |
| Entre Tokyo et Nikko Une maison dans la campagne vue train..... | 101 |

Table des illustrations :

Chapitre I : *Près d'Haukeliseter, Norvège Silhouette d'une jeune fille.* Opérateur : Léon, Auguste.
Numéro d'inventaire : A 513.

Chapitre II : *Soissons, Aisne , France Madame Mireille Andrieu , lisant dans le salon de la sous-préfecture de Soissons.* Opérateur : Cuville, Fernand
Numéro d'inventaire : A12336

Chapitre III : *Jérusalem, Palestine Vue du Saint Sépulcre depuis la neuvième station de la Via Dolorosa.*
Opérateur : Castelnau, Paul.
Numéro d'inventaire : A15671

Chapitre IV : *Louqsor, Egypte , Afrique Bateaux au bord du Nil.* Opérateur : Auguste, Léon.
Numéro d'inventaire : A3156

Chapitre V : *Angkor , Cambodge , Indochine Quatre danseuses posant devant un groupe d' apsaras.*

Opérateur : Busy, Léon

Numéro d'inventaire : A35933

Chapitre VI : *Montfaucon-en-Argonne, France.*

Opérateur : Chevalier, Georges.

Numéro d'inventaire : A17626

Chapitre VII : *Le monastère d'Esphigmenou, Grèce.*

Opérateur : Passet, Stéphane.

Numéro d'inventaire : A3795

Chapitre VIII : *Orly, France Un avion Nieuport*

81. Opérateur : Gadmer, Frédéric.

Numéro d'inventaire : A 38 907 S

Chapitre IX : *Miyajima, Japon Le torii marin de l'Isukushima-jinja (vue rapprochée).* Opérateur :

Dumas, Roger.

Numéro d'inventaire : A56415

Chapitre X : *Environs de Kasagi, environs de Nara , Japon Temple Kasagi-dera (ou Kasagi-ji) : ancien*

Bouddha sculpté (sekibutsu). Opérateur : Dumas,
Roger

Numéro d'inventaire : A71077X

Chapitre XI : *Oxford, Angleterre Partie ouest du
Balliol College.* Opérateur : Dumas, Roger.

Numéro d'inventaire : A42950XS

Chapitre XII : *Paris (1er arr.), France Le jardin des
Tuileries ?* Opérateur : Auguste, Léon.

Numéro d'inventaire : A42127

Chapitre XIII : *Province de Siem Reap,
Cambodge, Indochine Deux éléphants, transportant un
homme et des enfants, dans un marais.* Opérateur :

Busy, Léon.

Numéro d'inventaire : A35924

Chapitre XIV : *Entre Tokyo et Nikko Une maison
dans la campagne vue train.* Opérateur : Dutertre,
Albert.

Numéro d'inventaire : D1139

Toutes les images de ce recueil sont des images en provenance de la fondation Albert Kahn sous licence CCØ ou CC-BY. En vertu de ces licences, nous n'avons procédé à aucun traitement graphique ou autre des œuvres, susceptibles de les dénaturer ou d'en détourner le sens.

Photo page de couverture : Photo de Jeanne Rouillard via Unsplash.

Un recueil de nouvelles assemblé et proposé par Valentine Cantizarès, Mathéo Doussel et Océane Vallet

Les Horloges Arrêtées

« Les horloges tuent le temps. Le temps est mort tant qu'il est mû par de petits rouages. Quand l'horloge s'arrête, alors seulement le temps revient à la vie. »

William Faulkner, *Le Bruit et la Fureur*, 1929

Cet ouvrage regroupe quatorze nouvelles écrites par les étudiants en Lettres Modernes de l'université Savoie Mont Blanc, chacun traitant d'un instant volé au cours du temps, couchant sur le papier une scène, à la manière d'une photographie qui immortalise aussi bien la lande de la Norvège, les rives du Nil que les paysages dépaysants du Cambodge.

Plongez-vous dans la lecture que ce recueil vous propose, en espérant, que pour vous aussi, les horloges sembleront s'arrêter pour un instant.

